

» la campagne d'Italie, se plaignait qu'on  
 » eut envoyé pour les combattre un jeune  
 » étourneau qui détruisait le métier et le  
 » rendait insupportable; or, nous avions  
 » parmi nous précisément son pareil;  
 » c'était le vieux grand-oncle, encore  
 » presque avec le costume de Louis XIV.  
 » Il donnait la comédie toutes les fois  
 » que vous nous faisiez parvenir quel-  
 » ques merveilles d'au-delà du Rhin; vos  
 » bulletins d'Ulm et d'Iéna étaient pour  
 » lui autant de révolutions de bile. Il  
 » était loin de vous admirer; vous gâtiez  
 » là aussi le métier. Il avait fait, répétait-  
 » il souvent, les campagnes du maréchal  
 » de Saxe, et voilà, disait-il, qui étaient  
 » vraiment des prodiges de guerre, et  
 » qu'on n'avait pas assez appréciés. Alors  
 » la guerre était sans doute un art; mais  
 » aujourd'hui, observait-il en haussant  
 » les épaules!!!. De notre temps nous la  
 » faisons en toute décence; nous avions  
 » nos mulets, nous étions suivis de nos  
 » cantines, nous avions notre tente, nous  
 » faisons bonne chère, nous avons même  
 » la comédie au quartier-général; les ar-  
 » mées s'approchaient, on prenait de  
 » belles positions, on donnait une ba-  
 » taille, quelquefois on faisait un siège,

» et puis on prenait ses quartiers d'hiver  
 » pour recommencer au printemps. Voilà  
 » ce qui s'appelle, disait-il avec satisfac-  
 » tion, faire la guerre. Mais aujourd'hui  
 » une armée tout entière disparaît devant  
 » une autre dans une seule bataille, et  
 » une monarchie est renversée; on par-  
 » court cent lieues de pays en dix jours;  
 » dort qui peut, mange qui en trouve.  
 » Ma foi, si vous appelez cela du génie,  
 » moi je suis forcé alors d'avouer que je  
 » n'y entends plus rien; aussi vous me  
 » faites pitié quand je vous vois le prendre  
 » pour un grand homme. » L'Empereur  
 » riait aux éclats, surtout des cantines et  
 » des mulets, puis il ajoutait : « Vous disiez  
 » donc bien des bêtises à mon sujet? —  
 » Oh! oui, Sire, et en grande abondance.  
 » — Eh bien! nous sommes seuls; il n'y  
 » a pas d'intrus ici, dites encore. — Eh  
 » bien! Sire, un jour dans une société  
 » choisie, entre un *Beau*, bien content  
 » de lui, ancien capitaine de cavalerie,  
 » ne doutant de rien. — J'arrive, nous  
 » dit-il, de la plaine des Sablons; je viens  
 » de voir manœuvrer *notre Ostrogoth*. —  
 » C'était Votre Majesté, Sire. — Il avait  
 » deux ou trois régimens qu'il a culbutés  
 » les uns sur les autres, et le tout a été

» se perdre dans des buissons. J'aurais  
 » voulu avec cinquante maîtres (cavaliers  
 » dans le temps passé) seulement, le faire  
 » prisonnier lui et tous les siens. Réputa-  
 » tion usurpée ! répétait-il. Aussi Moreau  
 » n'a cessé de dire que c'était à l'Alle-  
 » magne qu'il l'attendait. On parle de  
 » guerre avec l'Autriche ; si elle a lieu  
 » nous verrons comment il s'en tirera.  
 » On nous en fera justice.»

« La guerre eut lieu, et Votre Majesté  
 » en très-peu de jours nous envoya le  
 » bulletin d'Ulm, celui d'Austerlitz, etc. :  
 » notre monsieur reparut dans notre cer-  
 » cle, et pour le coup, malgré toute notre  
 » malveillance nous nous écriâmes tous  
 » à la fois : — Et vos cinquante maîtres ?  
 » — Oh ! ma foi, dit-il, on n'y entend  
 » plus rien ; cet homme dérouta tout, la  
 » fortune le mène par la main ; et puis ces  
 » Autrichiens sont si lourds, si bêtes !... »

L'Empereur riait beaucoup, et me  
 demandait quelque chose de plus fort  
 encore. — « Sire, cela devient bien diffi-  
 » cile ; cependant il me revient encore  
 » une vieille douairière qui est morte  
 » avec l'obstination de n'avoir pas voulu  
 » croire à aucun de vos succès en Alle-  
 » magne. Quand on parlait devant elle

» d'Ulm, d'Austerlitz, de votre entrée à  
 » Vienne. — Et vous croyez cela, vous  
 » autres, disait-elle, haussant les épaules ?  
 » tout cela est fabriqué par lui. Il n'ose-  
 » rait pas mettre le pied en Allemagne ;  
 » croyez qu'il est encore derrière le Rhin,  
 » où il se meurt de peur, et nous envoie  
 » des contes. Le temps vous apprendra  
 » si on m'en impose à moi !... »

Et les histoires épuisées, l'Empereur  
 me renvoya, disant : « Que font-ils, que  
 » doivent-ils dire à présent ? Certes au-  
 » jourd'hui je leur donne beau jeu.

*Judi 22.*

Aujourd'hui a été un véritable jour  
 de deuil pour moi : c'est le premier jour,  
 depuis notre départ de France, où je n'ai  
 pas vu l'Empereur. Des circonstances  
 heureuses faisaient que j'étais le seul  
 qui eusse jusque-là joui de ce bonheur.  
 Il a été fort souffrant ; sa réclusion a été  
 complète ; il n'a demandé absolument  
 personne.

*Vendredi 25.*

L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce  
 officielle remarquable adressée à sir Hudson  
 Lowe.

Le temps a continué d'être humide

et pluvieux. Sur les trois heures et demie, l'Empereur m'a fait demander dans sa chambre, il faisait sa toilette; il avait été fortement incommodé; mais grâce à sa manière de se traiter, disait-il, grâce à son hermétique réclusion de la veille, c'était fini, il était bien.

J'ai osé lui témoigner ma véritable douleur; j'avais inscrit, lui disais-je, un jour malheureux dans mon journal; j'eusse dû le marquer à l'encre rouge. Et quand il a appris ce que c'était. « Comment, vraiment, a-t-il dit, c'est » le seul jour depuis France que vous ne » m'avez pas vu!... Et vous êtes le seul... » Et après quelques secondes de silence, il a ajouté avec un ton bien propre à me dédommager. « Mais, mon cher, si cela » vous était d'un si grand prix, si vous » y teniez tant, que n'êtes-vous venu » frapper à ma porte. Je ne suis point » inabordable pour vous. »

Le docteur a été introduit; il a dit que le Gouverneur avait promis de ne plus mettre les pieds à Longwood. Un méchant qui était là, a fait observer qu'il commençait à vouloir se rendre agréable.

L'Empereur a passé de là dans sa

bibliothèque; il s'est fait lire par mon fils une longue lettre que j'écrivais à Rome\*. L'humidité l'a chassé, il a gagné le salon, la salle de billard; arrivé au perron, il n'a pu résister au désir de marcher un peu. « Ce que je fais n'est » pas sage, a-t-il dit. » Heureusement l'extrême humidité l'a forcé de rentrer presque aussitôt. Il s'est fixé dans le salon, où il y avait un bon feu, il a demandé de la tisane de feuilles d'oranger, et a fait quelques parties d'échecs.

Plus tard, après dîner, l'Empereur a parcouru les contes de Marmontel, s'est arrêté sur le Philosophe soi-disant. Il toussait encore beaucoup, il a redemandé de la feuille d'oranger. Il a disserté long-temps, et de la manière la plus intéressante sur Jean-Jacques, son talent, son influence, sa bizarrerie, ses turpitudes privées. Il s'est retiré à dix heures. Je suis bien fâché de ne pouvoir aujourd'hui me rappeler les détails de tous ces objets.

---

\* C'est ma lettre au prince Lucien, si fameuse depuis dans l'histoire de mes persécutions, et qu'on trouvera plus bas en son lieu, volume VII.

Dans la journée, M. de Montholon a adressé la réponse officielle suivante au Gouverneur, qui avait écrit touchant les commissaires des puissances, et les embarras de son budget : c'est la lettre que j'ai déjà mentionnée plus haut, le dix-huit de ce mois; la voici :

*Pièce officielle.* — « M. le Général. —  
 » J'ai reçu le traité du deux août 1815,  
 » conclu entre Sa Majesté Britannique,  
 » l'Empereur d'Autriche, l'Empereur de  
 » Russie et le Roi de Prusse, qui était  
 » joint à votre lettre du vingt-trois juillet.

» L'Empereur Napoléon proteste contre le contenu de ce traité; il n'est point prisonnier de l'Angleterre. Après avoir abdicqué entre les mains des représentans de la nation, au profit de la constitution adoptée par le peuple français, et en faveur de son fils, il s'est rendu volontairement et librement en Angleterre, pour y vivre en particulier, dans la retraite, sous la protection des lois britanniques. La violation de toutes les lois ne peut pas constituer un droit de fait. La personne de l'Empereur Napoléon se trouve au pouvoir de l'Angleterre; mais de fait, ni de droit, il n'a été, ni n'est au pouvoir de

» l'Autriche, de la Russie et de la Prusse,  
 » même selon les lois et coutumes de  
 » l'Angleterre, qui n'a jamais fait entrer  
 » dans la balance des prisonniers, les  
 » Russes, les Autrichiens, les Prussiens,  
 » les Espagnols, les Portugais, quoique  
 » unie à ces puissances par des traités  
 » d'alliance, et faisant la guerre conjointement avec elles. La convention du  
 » deux août, faite quinze jours après que  
 » l'Empereur Napoléon était en Angleterre, ne peut avoir en droit aucun  
 » effet; elle n'offre que le spectacle de  
 » la coalition des quatre plus grandes  
 » puissances de l'Europe, pour l'oppression d'un seul homme; coalition que  
 » désavoue l'opinion de tous les peuples,  
 » comme tous les principes de la saine  
 » morale. Les Empereurs d'Autriche et  
 » de Russie, le Roi de Prusse n'ayant de  
 » fait ni de droit aucune action sur la  
 » personne de l'Empereur Napoléon, ils  
 » n'ont pu rien statuer relativement à lui.  
 » — Si l'Empereur Napoléon eût été au  
 » pouvoir de l'Empereur d'Autriche, ce  
 » prince se fût ressouvenu des rapports  
 » que la religion et la nature ont mis  
 » entre un père et un fils, rapports qu'on  
 » ne viole jamais impunément. Il se fût

» ressouvenu que quatre fois Napoléon  
 » lui a restitué son trône : à Léoben,  
 » en 1797, et à Lunéville, en 1801, lors-  
 » que ses armées étaient sous les murs  
 » de Vienne ; à Presbourg, en 1806, et  
 » à Vienne, en 1809, lorsque ses armées  
 » étaient maîtresses de la capitale et des  
 » trois quarts de la monarchie. Ce prince  
 » se fût ressouvenu des protestations qu'il  
 » lui fit au bivouac de Moravie, en 1806,  
 » et à l'entrevue de Dresde, en 1812.—  
 » Si la personne de l'Empereur Napo-  
 » léon eût été au pouvoir de l'Empereur  
 » Alexandre, il se fût ressouvenu des liens  
 » d'amitié contractés à Tilsit, à Erfurt, et  
 » pendant douze ans d'un commerce jour-  
 » nalier ; il se fût ressouvenu de la con-  
 » duite de l'Empereur Napoléon le len-  
 » demain de la bataille d'Austerlitz, où,  
 » pouvant le faire prisonnier avec les  
 » débris de son armée, il se contenta de  
 » sa parole, et lui laissa opérer sa retraite ;  
 » il se fût ressouvenu des dangers que  
 » personnellement l'Empereur Napoléon  
 » a bravés pour éteindre l'incendie de  
 » Moscow, et lui conserver cette capi-  
 » tale ; certes ce Prince n'eût pas violé  
 » les devoirs de l'amitié et de la recon-  
 » naissance envers un ami dans le mal-

» heur. — Si la personne de l'Empereur  
 » Napoléon eût été même au pouvoir du  
 » Roi de Prusse, ce souverain n'eût pas  
 » oublié qu'il a dépendu de l'Empereur,  
 » après Friedland, de placer un autre  
 » Prince sur le trône de Berlin ; il n'eût  
 » point oublié un ennemi désarmé, les  
 » protestations de dévouement et les sen-  
 » timens qu'il lui témoigna en 1812, aux  
 » entrevues de Dresde. Aussi voit-on par  
 » les articles deux et cinq dudit traité,  
 » que ne pouvant influer en rien sur le  
 » sort et la personne de l'Empereur Na-  
 » poléon, qui n'est pas en leur pouvoir,  
 » ces Princes s'en rapportent à ce que  
 » fera là-dessus Sa Majesté Britannique,  
 » qui se charge de remplir toutes les obli-  
 » gations. Ces Princes ont reproché à  
 » l'Empereur Napoléon d'avoir préféré la  
 » protection des lois anglaises à la leur.  
 » — Les fausses idées que l'Empereur  
 » Napoléon avait de la libéralité des lois  
 » anglaises et de l'influence d'un peuple  
 » grand, généreux et libre sur son gou-  
 » vernement, l'ont décidé à préférer la  
 » protection de ses lois à celle de son  
 » beau-père ou de son ancien ami. L'Em-  
 » pereur Napoléon a toujours été le maî-  
 » tre de faire assurer ce qui lui était per-

» sonnel par un traité diplomatique, soit  
 » en se remettant à la tête de l'armée de  
 » la Loire, soit en se mettant à la tête  
 » de l'armée de la Gironde, que com-  
 » mandait le général Clausel; mais ne  
 » cherchant désormais que la retraite et  
 » la protection des lois d'une nation libre,  
 » soit anglaise, soit américaine, toutes  
 » stipulations lui ont paru inutiles. Il a  
 » cru le peuple anglais plus lié par sa  
 » démarche franche, noble et pleine de  
 » confiance, qu'il ne l'eût pu être par  
 » les traités les plus solennels. Il s'est  
 » trompé; mais cette erreur fera à jamais  
 » rougir les vrais Bretons; et, dans la  
 » génération actuelle comme dans les gé-  
 » nérations futures, elle sera une preuve  
 » de la déloyauté de l'administration an-  
 » glaise. — Des commissaires autrichien  
 » et russe sont arrivés à Sainte-Hélène;  
 » si leur mission a pour but de remplir  
 » une partie des devoirs que les Empe-  
 » reurs d'Autriche et de Russie ont con-  
 » tractés par le traité du deux août, et  
 » de veiller à ce que les agens anglais,  
 » dans une petite colonie, au milieu de  
 » l'Océan, ne manquent pas aux égards  
 » dus à un Prince lié avec eux par les  
 » liens de parenté, et par tant d'autres

» rapports, on reconnaît dans cette dé-  
 » marche des marques du caractère de  
 » ces deux Souverains. Mais vous avez,  
 » Monsieur, assuré que ces commissaires  
 » n'avaient ni le droit, ni le pouvoir d'a-  
 » voir aucune opinion sur tout ce qui  
 » peut se passer sur ce rocher.

» Le ministère anglais a fait transporter  
 » l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène,  
 » à deux mille lieues de l'Europe. Ce ro-  
 » cher, situé sous le Tropique, à cinq  
 » cents lieues de tout continent, est sou-  
 » mis à la chaleur dévorante de cette la-  
 » titude; il est couvert de nuages et de  
 » brouillard les trois quarts de l'année;  
 » c'est à la fois le pays le plus sec et le plus  
 » humide du monde. Ce climat est le  
 » plus contraire à la santé de l'Empereur.  
 » C'est la haine qui a présidé au choix  
 » de ce séjour, comme aux instructions  
 » données par le ministère anglais aux  
 » officiers commandant dans ce pays: on  
 » leur a ordonné d'appeler l'Empereur  
 » Napoléon, général, voulant l'obliger  
 » à reconnaître qu'il n'a jamais régné  
 » en France, ce qui l'a décidé à ne pas  
 » prendre un nom d'incognito, comme il  
 » y était résolu en sortant de France. Pre-

» mier magistrat à vie de la République,  
 » sous le titre de Premier Consul, il a  
 » conclu les préliminaires de Londres  
 » et le traité d'Amiens avec le roi de la  
 » Grande-Bretagne. Il a reçu pour am-  
 » bassadeurs, lord Cornwallis, M. Merry,  
 » lord Whitwort qui ont séjourné en  
 » cette qualité à sa Cour. Il a accredité  
 » auprès du roi d'Angleterre, le comte  
 » Otto et le général Andréossi, qui ont  
 » résidé comme ambassadeurs à la Cour  
 » de Windsor. Lorsqu'après un échange  
 » de lettres entre les ministères des af-  
 » faires étrangères des deux monarchies,  
 » lord Lauderdale vint à Paris muni des  
 » pleins pouvoirs du roi d'Angleterre, il  
 » traita avec les plénipotentiaires munis  
 » des pleins pouvoirs de l'Empereur Na-  
 » poléon, et séjourna plusieurs mois à la  
 » Cour des Tuileries. Lorsque, depuis,  
 » à Châtillon, lord Castlereagh signa  
 » l'ultimatum que les puissances alliées  
 » présentèrent aux plénipotentiaires de  
 » l'Empereur Napoléon, il reconnut par-  
 » là la quatrième dynastie. Cet ultimatum  
 » était plus avantageux que le traité de  
 » Paris; mais on exigeait que la France  
 » renonçât à la Belgique et à la rive gauche

» du Rhin, ce qui était contraire aux  
 » propositions de Francfort, et aux pro-  
 » clamations des puissances alliées; ce  
 » qui était contraire au serment par le-  
 » quel, à son sacre, l'Empereur avait  
 » juré l'intégrité de l'Empire. L'Empe-  
 » reur pensait alors que ces limites na-  
 » turelles étaient nécessaires à la garantie  
 » de la France, comme à l'équilibre de  
 » l'Europe; il pensait que la nation fran-  
 » çaise, dans les circonstances où elle se  
 » trouvait, devait plutôt courir toutes les  
 » chances de la guerre, que de s'en dé-  
 » partir. La France eût obtenu cette inté-  
 » grité, et avec elle conservé son hon-  
 » neur, si la trahison n'était venue au  
 » secours des alliés. Le traité du deux  
 » août, le bill du parlement britannique  
 » appellent Bonaparte l'Empereur Napo-  
 » léon, et ne lui donnent que le titre de  
 » général.—Le titre de *général Bonaparte*  
 » est sans doute éminemment glorieux,  
 » l'Empereur le portait à Lodi, à Casti-  
 » glione, à Rivoli, à Arcole, à Léoben,  
 » aux Pyramides, à Aboukir; mais depuis  
 » dix-sept ans il a porté celui de Premier  
 » Consul et d'Empereur; ce serait conve-  
 » nir qu'il n'a été ni premier magistrat de

» de la République, ni souverain de la qua-  
 » trième dynastie. — Ceux qui pensent  
 » que les nations sont des troupeaux qui,  
 » de droit divin, appartiennent à quelques  
 » familles, ne sont ni du siècle, ni même  
 » dans l'esprit de la législature anglaise,  
 » qui changea plusieurs fois l'ordre de  
 » sa dynastie, parce que les grands chan-  
 » gemens survenus dans les opinions,  
 » auxquels n'avaient pas participé les  
 » princes régnans, les avaient rendus  
 » ennemis du bonheur et de la grande  
 » majorité de cette nation. Car les rois ne  
 » sont que des magistrats héréditaires,  
 » qui n'existent que pour le bonheur  
 » des nations, et non les nations pour la  
 » satisfaction des rois. C'est le même es-  
 » prit de haine qui a ordonné que l'Em-  
 » pereur Napoléon ne pût écrire, ni  
 » recevoir aucune lettre, sans qu'elle  
 » soit ouverte et lue par les ministres  
 » anglais et les officiers de Sainte-Hélène.  
 » On lui a, par là, interdit la possibilité  
 » de recevoir des nouvelles de sa mère,  
 » de sa femme, de son fils, de ses frères;  
 » et lorsque voulant se soustraire aux  
 » inconvéniens de voir ses lettres lues  
 » par des officiers subalternes, il a voulu

» envoyer des lettres cachetées au Prince  
 » Régent, on a répondu qu'on ne pou-  
 » vait se charger que de laisser passer les  
 » lettres ouvertes; que telles étaient les  
 » instructions du ministère. Cette mesure  
 » n'a pas besoin de réflexions, elle don-  
 » nera d'étranges idées de l'esprit de l'ad-  
 » ministration qui l'a dictée; elle serait  
 » désavouée à Alger même! — Des lettres  
 » sont arrivées pour des officiers géné-  
 » raux de la suite de l'Empereur: elles  
 » étaient décachetées et vous furent re-  
 » mises; vous ne les avez pas communi-  
 » quées, parce qu'elles n'étaient pas pas-  
 » sées par le canal du ministère anglais;  
 » il fallut leur faire refaire quatre mille  
 » lieues, et ces officiers eurent la douleur  
 » de savoir qu'il existait sur ce rocher  
 » des nouvelles de leurs femmes, de leurs  
 » mères, de leurs enfans, et qu'ils ne  
 » pouvaient les connaître que dans six  
 » mois!!!... Le cœur se soulève! on n'a  
 » pas pu obtenir d'être abonné au Mor-  
 » ning-Chronicle, au Morning-Post, à  
 » quelques journaux français; de temps  
 » à autre on fait passer à Longwood quel-  
 » ques numéros dépareillés du Times. —  
 » Sur la demande faite à bord du Nor-  
 » thumberland, on a envoyé quelques



» livres; mais tous ceux relatifs aux af-  
 » faire des dernières années ont été soi-  
 » gneusement écartés. Depuis on a voulu  
 » correspondre avec un libraire de Lon-  
 » dres, pour avoir directement les livres  
 » dont on pouvait avoir besoin et ceux  
 » relatifs aux événemens du jour; on l'a  
 » empêché. Un auteur anglais ayant fait  
 » un voyage en France et l'ayant imprimé  
 » à Londres, prit la peine de nous l'en-  
 » voyer pour l'offrir à l'Empereur; mais  
 » vous n'avez pas cru pouvoir le lui re-  
 » mettre, parce qu'il ne vous était pas  
 » parvenu par la filière de votre gouver-  
 » nement. On dit aussi que d'autres livres  
 » envoyés par leurs auteurs n'ont pu être  
 » remis, parce qu'il y avait sur l'inscrip-  
 » tion de quelques-uns : *A l'Empereur*  
 » *Napoléon*, et sur d'autres : *A Napoléon-*  
 » *le-Grand*. Le ministère anglais n'est  
 » autorisé à ordonner aucune de ces vexa-  
 » tions. La loi, quoique unique, consi-  
 » dère l'Empereur Napoléon comme pri-  
 » sonnier de guerre; or, jamais on n'a  
 » défendu aux prisonniers de guerre de  
 » s'abonner aux journaux, de recevoir  
 » les livres qui s'impriment : une telle  
 » défense n'est faite que dans les cachots  
 » de l'inquisition.

» L'île de Sainte-Hélène a dix lieues  
 » de tour, elle est inabordable de toutes  
 » parts, des bricks enveloppent la côte,  
 » les postes placés sur le rivage peuvent  
 » se voir de l'un à l'autre, et rendent  
 » impraticable la communication avec la  
 » mer. Il n'y a qu'un seul petit bourg,  
 » James-Town, où mouillent et d'où  
 » s'expédient les bâtimens. Pour empê-  
 » cher un individu de s'en aller de l'île,  
 » il suffit d'exercer la côte par terre et  
 » par mer. En interdisant l'intérieur de  
 » l'île, on ne peut donc avoir qu'un but,  
 » celui de priver d'une promenade de  
 » huit ou dix milles qu'il serait possible  
 » de faire à cheval, et dont, d'après la  
 » consultation des hommes de l'art, la pri-  
 » vation abrège les jours de l'Empereur.

» On a établi l'Empereur dans la po-  
 » sition de Longwood exposée à tous les  
 » vents; terrain stérile, inhabité, sans  
 » eau, n'étant susceptible d'aucune cul-  
 » ture. Il y a une enceinte d'environ  
 » douze cents toises incultes. A onze ou  
 » douze cents toises, sur un mamelon,  
 » on a établi un camp; on vient d'en  
 » placer un autre à peu près à la même  
 » distance, dans une direction opposée,  
 » de sorte qu'au milieu de la chaleur du

» Tropicque, de quelques côtés qu'on  
 » regarde, on ne voit que des camps.  
 » L'amiral Malcolm ayant compris l'uti-  
 » lité dont, dans cette position, une  
 » tente serait pour l'Empereur, en a fait  
 » établir une par ses matelots, à vingt  
 » pas de la maison : c'est le seul endroit  
 » où l'on puisse trouver de l'ombre. Tou-  
 » tefois l'Empereur n'a lieu que d'être  
 » satisfait de l'esprit qui anime les offi-  
 » ciers et soldats du brave 53<sup>e</sup>, comme  
 » il l'avait été de l'équipage du Northum-  
 » berland. La maison de Longwood a été  
 » construite pour servir de grange à la  
 » ferme de la compagnie; depuis, le  
 » sous-gouverneur de l'île y a fait établir  
 » quelques chambres : elle lui servait de  
 » maison de campagne; mais elle n'était  
 » en rien convenable pour une habita-  
 » tion. Depuis un an qu'on y est, on y  
 » a toujours travaillé, et l'Empereur a  
 » constamment eu l'incommodité et l'in-  
 » salubrité d'habiter une maison en cons-  
 » truction. La chambre dans laquelle il  
 » couche est trop petite pour contenir  
 » un lit d'une dimension ordinaire; mais  
 » toute bâtisse à Longwood prolongerait  
 » l'incommodité des ouvriers. Cepen-  
 » dant, dans cette misérable île, il existe

» de belles positions offrant de beaux  
 » arbres, des jardins et d'assez belles mai-  
 » sons, entre autres Plantation-House;  
 » mais des instructions positives du mi-  
 » nistère vous interdisent de donner  
 » cette maison, ce qui eût épargné beau-  
 » coup de dépenses employées à bâtir à  
 » Longwood des cahutes couvertes de  
 » papier goudronné, et qui déjà sont  
 » hors de service. — Vous avez interdit  
 » toutes correspondances entre nous et  
 » les habitans de l'île; vous avez mis de  
 » fait la maison de Longwood au secret;  
 » vous avez même entravé les communi-  
 » cations avec les officiers de la garnison.  
 » — On semble s'être étudié à nous pri-  
 » ver du peu de ressources qu'offre ce  
 » misérable pays, et nous y sommes  
 » comme nous serions sur le rocher de  
 » l'Ascension. Depuis quatre mois que  
 » vous êtes à Sainte-Hélène, vous avez,  
 » Monsieur, empiré la position de l'Em-  
 » pereur. Le comte Bertrand vous a  
 » observé que vous violiez même la loi  
 » de votre législature, que vous fouliez  
 » aux pieds les droits des officiers-géné-  
 » raux prisonniers de guerre; vous avez  
 » répondu que vous ne connaissiez que  
 » la lettre de vos instructions, qu'elles

» étaient pires encore que nous paraissait  
» votre conduite.

» J'ai l'honneur, etc., etc. *Signé*, le  
» comte DE MONTHOLON. »

» P. S. J'avais signé cette lettre,  
» Monsieur, lorsque j'ai reçu la vôtre  
» du dix-sept : vous y joignez le compte  
» par aperçu d'une somme annuelle de  
» vingt mille livres sterlings que vous  
» jugez indispensable pour subvenir aux  
» dépenses de l'établissement de Long-  
» wood, après avoir fait toutes les réduc-  
» tions que vous avez crues possibles. La  
» discussion de cet aperçu ne peut nous  
» regarder en aucune manière; la table  
» de l'Empereur est à peine le stricte  
» nécessaire; tous les approvisionnement  
» sont de mauvaise qualité, et quatre fois  
» plus chers qu'à Paris. — Vous deman-  
» dez à l'Empereur un fonds de douze  
» mille livres sterlings, votre gouverne-  
» ment ne vous allouant que huit mille  
» livres sterlings pour toutes ces dépen-  
» ses. J'ai eu l'honneur de vous dire que  
» l'Empereur n'avait pas de fonds, que  
» depuis un an on n'avait reçu ni écrit  
» aucune lettre, et qu'il ignorait com-  
» plètement tout ce qui se passe, ou a  
» pu se passer en Europe. Transporté

» violemment sur ce rocher, à deux mille  
» lieues, sans pouvoir recevoir ou écrire  
» aucune lettre, il se trouve aujourd'hui  
» entièrement à la discrétion des agens  
» anglais. L'Empereur a toujours désiré  
» et désire pourvoir lui-même à toutes  
» ses dépenses quelconques, et il le fera  
» aussitôt que vous le lui rendrez pos-  
» sible, en levant l'interdiction faite aux  
» négocians de l'île, de servir sa corres-  
» pondance, et qu'elle ne sera soumise  
» à aucune inquisition de votre part ou  
» d'aucun de vos agens. Dès que l'on  
» connaîtra en Europe les besoins de  
» l'Empereur, les personnes qui s'inté-  
» ressent à lui enverront les fonds néces-  
» saires pour y pourvoir.

» La lettre de lord Bathurst que vous  
» m'avez communiquée, fait naître d'é-  
» tranges idées! Vos ministres ignore-  
» raient-ils donc que le spectacle d'un  
» grand homme aux prises avec l'adver-  
» sité est le spectacle le plus sublime?  
» Ignoreraient-ils que Napoléon, à Sainte-  
» Hélène, au milieu des persécutions de  
» toute espèce, auxquelles il n'oppose  
» que la sérénité, est plus grand, plus  
» sacré, plus vénérable que sur le pre-  
» mier trône du monde, où si long-

» temps il fut l'arbitre des Rois? Ceux  
 » qui, dans cette position, manquent à  
 » Napoléon, n'avilissent que leur pro-  
 » pre caractère et la nation qu'ils repré-  
 » sentent! »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

## TABLE RAISONNÉE

### DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

N. B. Les chiffres sont les numéros des pages. Ce signe (-) indique qu'il faut prendre le numéro qui suit.

B.... (*Madame de*). L'Empereur la croyait méchante. - Est entièrement détrompé. - Mot sur le Premier Consul. - Anecdote, 131.

BARRAL (*de, archevêque de Tours*). L'Empereur le disait un homme de beaucoup d'instruction, 150. Est interpellé à une audience du dimanche, sur les affaires avec le Pape, 402.

BEAUSSET (*de, évêque d'Arles*). Paroles de l'Empereur, 150.

BERNADOTTE. Élu en Suède à cause de sa femme, sœur de celle du roi Joseph. - A été une des grandes causes de nos malheurs, en donnant à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées, etc. - En se retrouvant au milieu de nous, s'est aperçu que l'opinion en faisait justice, 245. - Lettre que lui adresse Napoléon sur le système continental, 254.

BERTHIER (*Prince de Neuchâtel*). Vie privée. - Napoléon le pressait de se marier; madame \*\*\* le décide à épouser une princesse de Bavière. - Désespoir de Berthier, 71.

BOISGELIN (*Cardinal*). L'Empereur le disait un homme d'esprit, un homme de bien, 150.

BONAPARTE (*Lucretia, Madame, mère de l'Empereur*). Son indignation lors de la trahison de Murat. - Repoussa dès cet instant, toutes offres et rapports avec le roi de Naples. - Sa constante réponse était: Qu'elle avait en horreur les trahisons et la trahison. - Renvoie des chevaux envoyés par Murat. - Ses belles paroles à sa fille Caroline, qu'elle rendait responsable de la conduite de son mari; c'était, disait Napoléon, celles de Clytemnestre, etc., 45.

BRUMAIRE (*Journée du 18*). Anecdotes, 13.

CALONNE (*M. de*). Une des causes de l'émigration, 158. En est la ressource financière, 162.

CAMBACÈRES (*Archi-Chancelier, Duc de Parme*). L'Empereur le dit homme de mérite, sage, modéré, capable;